

—Vous pouvez vous rassurer, dit de Simaise à sa fille, dont l'excitation était tombée en même temps que la colère de son père ; maintenant, écoutez : Une dame, dans laquelle j'ai la plus grande confiance, va venir ; elle restera près de vous jusqu'à ce soir ; c'est cette dame que j'ai chargée de vous conduire au couvent, où vous attendrez mes ordres.

—Henriette ne répondit pas.

—Bien que le baron eût reconnu qu'il ne pouvait plus être question de séquestrer Henriette dans un cloître, il tenait à lui faire croire qu'elle allait être confiée à des religieuses.

En attendant la comtesse Carini, le baron s'assit dans un fauteuil et se mit à songer, en se rappelant les dernières paroles de son complice :

“ Je vous livrerai Jean de Chamaraade.”

Ah ! si C. ni réussissait à s'emparer du fils de son frère, de ce Jean Loup qu'il avait en exécration, quelle terrible revanche il prendrait !

—Jean et Henriette entre ses mains, il n'avait plus rien à redouter de ses ennemis, il pouvait les braver... Il les tenait à ses pieds, pantelants, écrasés.

#### IV

##### LE MANDATAIRE DU MARQUIS

Assise près du lit de Raoul, Carlotta ne quittait pas le dormeur des yeux. Elle veillait sur lui avec l'attention farouche de la louve qui se prépare à défendre son louveteau contre le chasseur.

Cependant elle s'étonnait de l'immobilité étrange dans laquelle le jeune homme restait ; elle s'effrayait même et posait la main sur le cœur de Raoul pour bien s'assurer que cette immobilité n'avait pas une autre cause que le sommeil.

—C'est que, pensait-elle, ce baron de Simaise est bien capable de tuer son fils ! Et rien ne me dit que Carini ne lui a pas vendu un de ses poisons !

Mais elle se disait aussitôt que ses craintes étaient sans fondement.

Le cœur de Raoul battait régulièrement, son visage était calme ; il dormait d'un véritable sommeil d'enfant.

Avec des précautions inouïes, elle se hasardait à poser ses lèvres sur le front du jeune homme.

Carlotta était dans un moment d'extase lorsqu'elle entendit frapper à la porte de Raoul.

Elle tressaillit et se redressa vivement.

—Eh, dit-elle.

Dorothée ouvrit doucement la porte et pénétra dans la chambre. Carlotta lui tournait le dos, ayant à cacher la rougeur qui couvrait son visage.

—Madame, dit Dorothée, M. le baron m'a chargée de vous prévenir qu'il vous attend.

Au son de cette voix, Carlotta sursauta et se retourna en poussant un cri rauque.

Elle bondit sur Dorothée, la saisit par les deux mains et, l'attirant en pleine lumière, elle la regarda avec des yeux flamboyants.

—Justice de Dieu ! s'écria-t-elle, c'est toi, je te retrouve !... Misérable, qu'as-tu fait de Charlotte ?

Dorothée restait pétrifié, les yeux hagards, la bouche béante.

Carlotta venait de reconnaître la domestique qui avait un jour disparu de chez elle avec l'enfant de sa sœur.

Dorothée n'essaya même pas de se soustraire à l'étreinte furieuse de son ancienne maîtresse.

—Répondras-tu, coquine ! Réponds, ou sinon je t'étrangle !

—Ce n'est pas moi, madame, c'est M. le comte.

Carlotta devint blême.

—Explique-toi, fit-elle.

—Eh bien, madame. Oh ! vous me défondrez contre monsieur, n'est-ce pas ?

—Parle, parle, tu n'as rien à craindre.

—C'est que si M. le comte apprenait... il serait capable de me tuer.

—Et moi je te tue tout de suite comme une vipère, si tu ne parles pas.

—Eh bien, madame, voici : M. le comte ne pouvait pas voir la petite, il la haïssait, il était jaloux d'elle, et un jour...

—Un jour ?

—Il m'a dit :

“ Si tu veux la tuer, je te donnerai...”

—Misérable, tu l'as tuée ! s'écria Carlotta, saisissant Dorothée, et pourtant il m'offrirait dix mille francs.

—Ah ! le scélérat ! murmura Carlotta. Après ?

—Je veux bien la perdre, ai-je dit ; je l'emmènerai loin.

Il ne voulut pas.

“ Elle reviendrait, me répondit-il ; il faut qu'elle meure !”

—Quelle idée ?

—Je pensai que si je refusais il pourrait bien assassiner la petite lui-même.

Carlotta ne put s'empêcher de frissonner.

Dorothée reprit :

—J'ai donc promis de tuer l'enfant. Je pris les dix mille francs et j'emmenai la petite ; nous avons marché toute la journée et une partie de la nuit.

—Après ? Tu me mets à la torture.

Quand la petite a été endormie, je lui ai ôté tous ses vêtements et je l'ai enveloppée dans une couverture de laine pour qu'elle n'ait pas froid.

—Et puis ?

—J'ai sonné à une porte d'allée de maison, on m'a tiré le cordon, je suis entrée doucement, j'ai déposé l'enfant par terre et je me suis sauvée en fermant la porte sur moi. J'avais dans ma poche une lettre toute prête, je la mis à la poste et deux heures après, j'étais en chemin de fer.

—A qui donc écrivais-tu ?

—A M. le comte.

—Tu lui disais...

—Que je n'avais pas eu le courage de tuer la petite, mais que je l'avais perdue, si bien perdue qu'il ne devait avoir aucune crainte de la voir revenir.

—Qu'est-elle devenue ? Le sais-tu ?

—Non.

—Depuis, tu n'as rien appris ?

—Rien, je n'ai pas cherché.

—Oh ! oh ! oh ! fit Carlotta.

Elle était dans un état de surexcitation inexprimable. Elle tenait toujours Dorothée par le poignet, comme si elle eût craint qu'elle ne s'échappât.

Tout à coup, elle sentit qu'elle étouffait.

Elle arracha les boutons de son corsage et se mit à respirer bruyamment. Quand elle se trouva mieux, elle se demanda ce qu'elle allait faire. Allait-elle, emmenant Dorothée, se mettre immédiatement à la recherche de sa nièce ?

Mais pour cela il fallait abandonner Raoul et Henriette. D'un autre côté, c'était éveiller les soupçons de Carini et peut-être lui laisser le temps de se soustraire à sa vengeance. Car elle voulait le châtier, le misérable, elle le voulait avec emportement, avec fureur, et elle rêvait pour ce bandit une punition terrible.

—Ecoute, dit-elle à Dorothée, Carini va probablement venir ici dans l'après-midi ; mais je ne sais rien, je ne t'ai pas reconnu.

Dorothée se remit à trembler.

—N'aie pas peur, reprit Carlotta ; je t'ai reconnue, moi ; mais lui ne retrouvera pas en toi la jeune servante qu'il a faite sa complice ; sa vue a baissé ; d'ailleurs, tu pourras ne point paraître devant lui ou cacher ta figure de ton mieux et, s'il te parle, ne pas répondre ou changer ta voix.

—Oui, madame, j'ai compris.

—Je voudrais t'emmener à l'instant même pour nous mettre en quête de renseignements au sujet de ma nièce ; mais j'ai